

VU DEPUIS LA PHARMACIE ROYALE : « LA CONSULTATION MÉDICALE » COMME PRATIQUE DE CE QUI EST THÉRAPEUTIQUE (XVII^e , XVIII^e SIECLES).

Alegre Pérez, M. E.; López González, M.

Faculté de Pharmacie. Université Complutense. 28040, Madrid, Espagne.

estheralegre@farm.ucm.es

mealegre@hotmail.es

La Pharmacie royale

La Pharmacie royale espagnole, créée en 1594 par Philippe II, avait pour mission principale la préparation de médicaments pour les rois et leur famille. Leur traitement était prescrit par les médecins du Service royal et les pharmaciens devaient avoir les connaissances scientifiques nécessaires à leur fabrication.¹

L'apparition de Paracelse dans le panorama médical du XVI^e siècle modifia les idées traditionnelles sur la santé, la maladie et la thérapeutique. Après l'incorporation dans cette dernière de la « cinquième essence », on se rapproche de la théorie paracelsienne de la pratique chimique de la médecine, tant à niveau thérapeutique que physiologique.

En Espagne, on observe le mouvement *novator* (médecins et apothicaires partisans des nouvelles méthodes), qui s'intéresse particulièrement à l'emploi de médicaments chimiques et fait naître une dispute entre traditionnalistes et rénovateurs.

Les documents originaux utilisés dans la présente communication sont conservés aux Archives générales du Palais de Madrid, aux Archives générales de Simancas (Valladolid), aux Archives historiques nationales de Madrid et à la Bibliothèque nationale de Madrid.

La « consultation de médecins »

À l'époque dont nous parlons, la « consultation de médecins » était la solution qui permettait de décider du traitement d'un malade, par l'écoute de l'opinion d'un collègue ou de plusieurs, ou encore en réunissant plusieurs dans un dénommé « comité médical ».

La réunion de plusieurs médecins et du pharmacien était très fréquente dans les hôpitaux pour réaliser des études cliniques et implanter de nouvelles

¹ Archives générales du palais. Section administrative. Dossier 429. ; Archives générales du palais. Brevets du roi, Tome II.

thérapies. La consultation de plusieurs médecins individuellement était plus fréquente pour les particuliers jouissant d'une bonne situation financière et dans les cas d'extrême gravité.

La nécessité de connaître les opinions d'autres médecins et d'appuyer sur elles, éventuellement, l'orientation thérapeutique est l'une des raisons pour lesquelles les consultations et comités de médecins sont une pratique courante. Les partisans de cette pratique insistent pour qu'elle n'ait lieu que dans les cas graves ou douteux, face à l'échec d'un traitement et pour résoudre les divergences des médecins traitant le patient sur le traitement le plus approprié.

Quant aux réunions de scientifiques (médecins et pharmacien), la consultation pour étudier les cas cliniques pouvait être périodique ou bien répondre à une convocation ponctuelle et, comme on l'a dit plus haut, elle avait lieu là où de nombreux malades étaient accueillis, généralement les hôpitaux ou l'armée. Par conséquent, la façon d'agir entre les « consultations » pour particuliers auprès d'un ou plusieurs médecins à la demande d'un patient ou de sa famille était très différente de celle des consultations publiques, qui avaient même lieu à dates fixes.

Il existe en Espagne divers documents datant du XVIII^e siècle qui décrivent les consultations entre médecins réunis en « comités » ainsi que celles effectuées par correspondance. Ce travail présente les deux modalités, puisque un « comité de médecins » fut réuni pour Charles II tandis que la consultation a lieu par correspondance pour Barbara de Braganza.

Lors de la consultation au sujet de Charles II, les médecins traditionnels et les médecins novateurs s'affrontent sur les traitements du malade. La polémique s'installe et des disputes apparaissent au sein même de l'exercice professionnel. Dû à cette situation, il est fréquent que le médecin participant publie sa consultation, à ses frais, afin de justifier son point de vue. Ainsi procèdent, par exemple, deux des médecins cités dans notre travail : le docteur Juan Muñoz y Peralta (que l'on appellera pour être médecin de Charles II) publie, en 1699, un texte sur un patient qui présente des « fièvres intermittentes et autres affections » ; on trouve également des références à Andrés Piquer (médecin de chambre de Ferdinand VI et de Barbara de Portugal) sur « la classification des fièvres »².

² León Sanz, P. *La consulta médica. Una práctica de la medicina del siglo XVIII*. Dynamis , 2002,22, pp. 279-301. ; León, P.; Gil, P.; Herranz, G.; Pardo, A. *Evolución de la relación interprofesional sanitaria en España*. Annales. 1999, Volume 22, supplément 3, Pamplune.



Doctor Andrés Piquer

Nous exposerons ici les consultations effectuées lors de la dernière maladie du roi Charles II (fin du XVIIe siècle), décédé en 1700, ainsi que celles ayant eu lieu au sujet de l'inquiétante maladie de la reine Barbara de Braganza (épouse de Ferdinand VI), dont elle souffrit pendant 10 ans avant de succomber en 1758.



Charles II, roi d'Espagne. La pharmaco-chimie à la Cour

Le prince Charles, fils de Philippe IV et de Marie-Anne d'Autriche, naît en 1661. Unique fils (vivant) du monarque, qui meurt en 1665³, de santé fragile dès sa naissance, il règnera, après la régence de sa mère, à l'âge de 14 ans.

À cette époque, l'usage de médicaments chimiques était habituel hors des frontières espagnoles, comme le révèlent la pharmacopée d'Augsbourg (1613) et celle de Londres (1618).

En Espagne, l'état de santé particulier du monarque, débile et rachitique dès sa naissance, joint à l'urgente nécessité de donner un héritier au trône, favorisa l'ouverture de la médecine et de la pharmacie royale envers des postures innovatrices. On eut recours aux services d'un alchimiste à qui, cependant, l'apothicaire supérieur refusa l'entrée dans l'Officine royale où il prétendait réaliser ses expérimentations. À cette époque, l'Officine royale était régie par une *Étiquette* édictée par le roi Philippe IV qui en régula le fonctionnement et les compétences.⁴

À partir de 1698, l'état de santé du roi empire et on commence à utiliser pour lui des traitements importés d'Europe (contre l'avis des médecins royaux les plus traditionnels), le choix portant sur un médicament chimique et du quinquina.

Juan de Cabriada⁵, un jeune médecin proche du roi mais n'étant pas à son service, insiste pour créer un laboratoire chimique royal comme dans d'autres Cours d'Europe, qui encourageaient la recherche chimique et contribuèrent à la fondation d'académies et de laboratoires (celui du duc de Florence, le Laboratoire royal de France, du Danemark, d'Angleterre, de Hollande). L'idée acceptée, on amène de Naples un apothicaire spagirique et ses deux assistants, sur qui le médecin napolitain Dionisio de Cardona et Andres Gamez, proto-médecin de Charles II, galéniste modéré, connaissant la iatrochimie et défenseur du médicament chimique élaboré par des mains expertes, avaient donné un avis favorable. Cependant, l'entourage du roi entrave le labeur de l'apothicaire, qui décide de retourner immédiatement à Naples.⁶

³ Rey Bueno, M. *El hechizado. Medicina, alquimia y superstición en la corte de Carlos II (1661-1700)*, 1998, Madrid.

⁴ Bibliothèque nationale. Manuscrits. 8365.

⁵ Archives générales du palais. Dossiers personnels 155/17

⁶ Archives générales de Simancas. Maison et sites royaux. Dossier 252. ; Archives générales du palais. Section administrative. Dossier 645. ; Rey Bueno, M.; Alegre Pérez, M. E. *El Real Laboratorio Químico (1693-1700)*. Dynamis, 1996, 16, p.p.261-290.

Face à l'inévitabilité de la préparation de médicaments chimiques pour le roi, un pharmacien spagirique espagnol renommé, Juan del Bayle⁷, est engagé. Dionisio de Cardona collaborera avec lui. Il amène de Séville l'un des plus hauts représentants espagnols du mouvement médical *novator*, fondateur de la *Regia Sociedad Sevillana de Medicina y otras Ciencias* : le docteur Juan Muñoz y Peralta⁸, nommé celle année-là (1700) médecin de chambre de Charles II. Il est décidé de consulter les meilleurs médecins de Naples et de les engager. La proposition s'adresse aux docteurs Tommaso Donzelli (1654-1702), Lucantonio Porzio (1639-1723) et, si possible, Lucca Tozzi, médecin du pape malade dont le décès était imminent.

Le rapport reçu sur ces médecins indique que Tommaso Donzelli était un homme savant et expérimenté, ayant remporté d'importants succès professionnels. Il était le médecin d'une grande partie de la haute société napolitaine. De Lucantonio Porzio, on dit qu'il était renommé dans toute l'Europe comme scientifique, ayant exercé à Vienne, à Rome et à Naples. Ces deux médecins appartenaient à l'*Academia degli Investiganti*⁹.

Suite à la consultation, Donzelli arrive à Madrid en septembre 1700 et le nouveau traitement est immédiatement utilisé. Cependant, l'ambassadeur Harrach annonce par lettre à l'empereur Léopold Ier que le médecin avait exprimé l'impossibilité de prolonger la vie du roi.¹⁰ Après le décès du pape en octobre, Lucca Tozzi, dont le rapport envoyé par Naples disait qu'il était le meilleur médecin du moment, arrive rapidement à Madrid. Tout fut inutile : le 24 octobre commence l'agonie du monarque, qui se prolongera jusqu'à sa mort le 1^{er} novembre.¹¹

Barbara de Braganza, reine d'Espagne

Mariée à l'âge de 17 ans à Ferdinand VI (troisième Bourbon au trône d'Espagne), elle meurt en août 1758 (à l'âge de 47 ans) après une longue agonie. Dès qu'on s'aperçut que son mariage ne produisait pas de descendance, on tenta, inutilement, d'y remédier.

⁷ Archives générales du palais, Dossier personnel 2613/18.; Archives historiques nationales, Dossier 1884.

⁸ Archives générales du palais, Dossier personnel 730/6.

⁹ Rey Bueno, M. *Tradición y modernidad. La asistencia farmacéutica en la Corte española de los siglos XVI y XVII*. Thèse doctorale. 1999. Faculté de pharmacie de l'université Complutense. Madrid.

¹⁰ Duc de Maura. *Vida y reinado de Carloa II*. 1990. Madrid.

¹¹ Archives générales du palais. Section administrative, Dossier 641.



À l'automne 1747, la reine souffrait de forts maux de tête, d'une toux sèche et d'oppression sur la poitrine. Sa respiration était naturelle mais son état général n'était pas satisfaisant. Elle était fréquemment constipée et son sommeil perturbé. Au cours de l'été 1748, les médecins royaux s'inquiètent profondément et proposent de consulter des médecins jouissant d'un grand prestige et ayant exercé sur des territoires appartenant à la couronne espagnole ou dans des pays avec représentation diplomatique.

De Madrid, un document (rédigé en latin) est adressé aux intéressés. Il relate les antécédents de la malade sans dévoiler sa véritable identité : âge 36 ans, mariée depuis 1729, sans descendance, de petite taille, a commencé à prendre du poids à l'âge de 19 ans (alimentation inadéquate) et depuis l'âge de 29 ans a les chevilles qui enflent. Le rapport continue en signalant les symptômes que présente la malade depuis l'automne 1747 et les traitements auxquels elle a été soumise.

À partir de juillet 1748, ce rapport est envoyé en Hollande, à trois médecins dont on ne sait ni le nom ni où ils exercent, à Londres, aux docteurs Ed. Wilmot M.R. (médecin prescripteur) et M. Connell M.D. (docteur en médecine) et à Salamanque, aux docteurs Joseph Pérez Messia et Pedro Ximenez.

À Naples, les noms des docteurs J. Francisco Serao et Fontana sont suggérés tout en les informant qu'ils peuvent étendre la consultation à tout autre médecin réputé. La réponse en provenance de Naples indique que le docteur Fontana vient de mourir et qu'il était sans aucun doute le médecin le plus reconnu de son temps. Il est toutefois annoncé que, outre le docteur Serao, le docteur Felice Roseti (médecin de grand renom), Jean-Baptiste Balbi, premier professeur en chaire de cette faculté, et Felice Pitea, qui,

assure-t-on à Madrid, est non seulement un grand médecin mais également un homme très prudent, participeront à la consultation.

La première réponse provient de Hollande, d'où sont envoyées quatre ordonnances très simples à base de composés chimiques et une recette de bouillon avec de la viande de vipère et de petit poulet, des semences froides majeures et de l'avoine pelée. Ils recommandent la pratique d'exercice physique. Les médecins de Londres proposent cinq ordonnances (toujours en préconisant que les effets soient vérifiés par l'expérimentation) et recommandent, en dernier recours, de faire des saignées moyennant deux incisions au niveau des omoplates, en œuvrant avec grandes précautions. Les médecins de Salamanque, le Dr. Ximenez essentiellement, pensent que les dommages ne se trouvent pas dans les poumons (qui pourraient être affectés) mais proviennent de la tête, des hypocondres, de l'utérus et d'étranges fermentations dans le bas ventre. Parmi leurs recommandations figurent les eaux pour le bain et la boisson.

Tous les médecins napolitains considèrent que les dommages sont importants et leur pronostic est pessimiste. Ils recommandent des remèdes chimiques doux (et incluent des ordonnances), aucun laxatif mais des lavements et tout au plus un peu de manne ou d'huile d'amandes et des bains de pieds. Selon eux, il est impératif que la patiente perde du poids et ils préparent pour cela un régime ; tous conseillent l'ingestion d'eau et de fruits. Le régime complet varie légèrement.

Celui du docteur Serao est composé de bouillons légers à base de mouton, de veau, d'écrevisses, de quelques herbes et rien d'autre ; supprimer la viande ou en manger très peu, manger du poisson (des « petits poissons de rivière », dit-il) et des aliments préparés avec du lait, du sucre et œufs. Il préconise l'air de la campagne et l'exercice, une saignée en dernier recours. Il est très pessimiste quant à la guérison.

Roseti insiste, lui, sur un suivi rigoureux de la diète : pas de viande ou très peu, supprimer le dîner habituel du soir et le remplacer par un bouillon de vieux coq, de fleurs de violettes et de graines de lin et de melon. En dernière instance, « ouvrir une source » (incision pour saignée). Il recommande l'air pur, l'exercice. IL est confiant dans l'amélioration mais pas dans la guérison.

Pitea répète que la patiente doit suivre une règle rigoureuse en tout. La formule du bouillon est : vieux coq, céleri, radis noir, pois chiches blonds et un peu d'oignon si le goût lui plaît. Elle prendra cinq ou six onces de ce bouillon dans la matinée, le déjeuner sera composé de ce bouillon ou d'un

autre similaire avec un peu de viande rôtie, le dîner consistera en ce bouillon avec un peu de pain trempé. Air pur et promenades. Il parle à tout moment d'amélioration, jamais de guérison, et toujours en dernier recours, de la saignée.

Balbi prescrit une soupe au déjeuner (dont il ne donne pas la recette) avec un peu de viande rôtie, tenter de supprimer le dîner ou boire seulement un peu de bouillon de viande. Il recommande l'air de la campagne et la marche. On le voit pessimiste, comme ses collègues, quant au rétablissement complet de la reine.¹²

Bien qu'elle ait vécu dix ans de plus avec une santé très délicate, il n'est fait état d'aucune autre consultation importante. Pourtant, en 1758, peu avant la mort de la reine, un conflit d'opinions se produit.

Barbara de Braganza avait utilisé à des fins thérapeutiques un grand nombre d'eaux minérales et médicales (les eaux traditionnelles et celles qui étaient découvertes), mais jamais en tant que seul traitement comme le conseillaient les polémiques « médecins de l'eau ».¹³

L'un de ces médecins, Vincent Perez, était arrivé à Madrid, où il avait suscité une controverse chez les proto-médecins qui n'étaient absolument pas partisans de cette méthode. Peu après son arrivée (1758), la reine Barbara était gravement malade et Perez, par l'intermédiaire d'un serviteur du palais, fit parvenir au roi une lettre dans laquelle il prétendait démontrer l'incompétence des médecins de chambre et se compromettait à guérir la reine avec sa méthode.

Face à cette situation, il est ordonné aux médecins de chambre de se réunir avec le « médecin de l'eau ». Ce comité de médecins eut lieu le quatre août 1758 à minuit et demi. Les proto-médecins, offensés à l'extrême de devoir consulter, par ordre du roi, le traitement de la reine avec un collègue aussi décrié et charlatan, lui interdirent de voir la malade et ne l'autorisèrent pas à parler ni à donner son avis, comme le raconte Vincent Perez lui-même dans une note manuscrite adressée au roi en date du huit août 1757.¹⁴

Quelques jours après cet incident, la reine meurt après une longue agonie.¹⁵

¹² Archives générales du palais. Section historique. Maladies. Demeure royale. Ferdinand VI. Caisse 48. Dossier 18.

¹³ Ceballos, M. A. *Glosario de Hidrología médica*. Universidad Europea CEES Ediciones. 2001. Madrid.

¹⁴ Bibliothèque nationale. Manuscrits 10.683. *Informe de don Vicente Pérez al rey sobre la enfermedad de la reina y los remedios para corregirla*, Aranjuez 8 août 1758.

¹⁵ Archives générales du palais. Section historique. Caisse 60. Dossier 2.